Document generated on 04/23/2024 8:16 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

De la couleur avant toute chose...
Marie-Ève! Marie-Ève! d'Adrien Thério

Pierre-Louis Vaillancourt

Number 33, Spring 1984

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39408ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Vaillancourt, P.-L. (1984). Review of [De la couleur avant toute chose... *Marie-Ève! Marie-Ève!* d'Adrien Thério]. *Lettres québécoises*, (33), 90–90.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

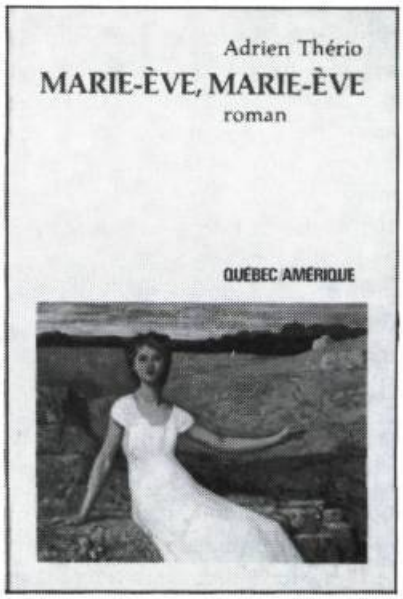
https://www.erudit.org/en/

DE LA COULEUR AVANT TOUTE CHOSE...

Marie-Ève! Marie-Ève!

d'Adrien Thério

(Éd. Québec/Amérique)

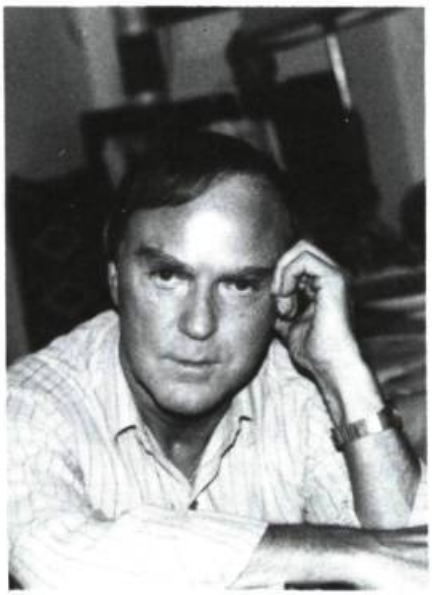


Quand Carmélia Desjardins, femme Beaulieu, vint s'installer à 23 ans au Chemin Taché de Saint-Amable, il y a 65 ans, elle devait faire la connaissance de bien des gens, qui avaient peu d'argent et encore moins d'instruction, mais qui tous, à l'image de tous ces habitants du terroir québécois, ne manquaient pas de couleur. Cette petite société de rang formait le tableau le plus bariolé qui soit, le plus bigarré et le plus chatoyant, malgré l'uniformité des situations et des conditions d'existence. La mère Desjardins elle-même, en nous livrant à l'orée de la mort les secrets de son coeur et les replis de sa pensée, en soulevant le voile sur certaines folies d'antan, témoigne à son tour de cette merveilleuse singularité qui est la source même de la diversité.

Bien des fois Adrien Thério a re-créé, dans ses romans et contes, ces «personnages» qui peuplaient le Chemin Taché. Mais cette fois, dans *Marie-Ève, Marie-Ève* publié à Québec-Amérique (1983), il les réinvente par l'imaginaire d'une vieille dame, à laquelle il prête sa plume. Elle écrit à un homme de papier, ce Claude Martel né à Saint-Amable et devenu écrivain, une longue lettre pour raconter son premier et son dernier amour, en situant leur place dans les moeurs de l'époque, les mentalités et les gens. La technique est habile: elle permet toutes les libertés, autorise les télescopages les plus audacieux; les souvenirs semblent pousser dans un heureux désordre comme des fleurs sauvages, dissimulant les sillons bien droits des champs.

Le récit est d'abord initiatique. Carmélia fait son apprentissage de la vie d'adulte. Elle décrit les choses, les gens, les événements; elle rappelle des anecdotes croustillantes sur les lilas ou les poules bleues. Elle se penche sur les transformations subies par ce petit monde. Le ton eut pu être nostalgique, voire amer: le Chemin Taché n'est plus ce qu'il était. Au contraire, le climat baigne dans la lumière. Carmélia a en effet plusieurs passions: celles d'aimer, de voir, de comprendre, de connaître; et une philosophie: de se tourner résolument vers l'avenir. Ces passions et cette philosophie lui permettent de mesurer les pertes, mais surtout les gains survenus lors des changements et des transformations matérielles de son milieu, secoué aussi bien par les voitures et les tracteurs que par les téléviseurs. Tout le récit est vivifié et illuminé par cet esprit curieux et en éveil, critique mais bienveillant et positif.

Dans la seconde partie, Carmélia abandonne les choses pour les gens. Son indépendance de pensée l'amène à s'attacher aux plus démunis et aux plus éprouvés, aux enfants qu'on fait travailler comme des hommes, aux vieillards, aux «quêteux», aux infirmes, à une fille-mère. Les couleurs deviennent plus vives, et les dialogues rapportés, souvent fort crus, prennent des teintes incendiaires. La procession prend des allures felliniennes. Mais les drames vécus par ces marginaux, ces laissés pour compte, sont encore éclairés de sympathie et de bonhomie, et en quelque sorte désamorcés. La mort, même recherchée, est expliquée, justifiée et approuvée. Et surtout, l'ironie ou l'humour éteignent le drame, l'écartent. Les quolibets contre la fille-mère sont à leur tour balayés par un grand tourbillon de rire.



Adrien Thério

Mais cette drôlesse de mère Desjardins, guidée plutôt par son goût de la vie, par ses sympathies, par son mépris des barrières que par les conventions et les usages, devait s'attirer les foudres d'un curé ennemi du plaisir, de la danse et de la joie. Dans la troisième partie de ses mémoires, Carmélia rêve aux disparus, les convoque sur son théâtre imaginaire, les fait sortir du passé comme des lapins d'un chapeau de magicien. Seule Marie-Ève, sa fille bien-aimée, reste dans l'ombre. Enfin elle apparaît, et autour de la fille et de la mère se déploie tout un réseau de connivences et de confidences, de douceurs et de tendresses, et aussi de rires, qui tisse et consolide le sentiment amoureux le plus puissant jamais éprouvé par Carmélia. Mais le bonheur rend jaloux et suscite des ennemis. Et Carmélia doit quitter sa position privilégiée d'observatrice pour descendre dans l'arène et prendre les armes.

Le roman d'Adrien Thério se dénoue dans un suspense aussi inattendu qu'intéressant. Les forces obscures et obscurantistes viennent de trouver en cette femme animée par l'amour et la raison leur plus dangereux adversaire.

Carmélia, c'est votre grand-mère Georgiana et c'est ma mère Éva. C'est la femme, ni soumise ni révoltée, ni résignée ni insurgée. C'est la mère, porteuse de vie et sensible d'instinct à tout ce qui menace celle-ci. C'est l'amante de l'espoir et de tous ceux qui l'incarnent. Dans nos lettres, c'est une figure qui prend la relève de Laura, mère de Maria, et qui referme, heureusement et vivement, la porte du placard sur Maria et Donalda.

Pierre-Louis Vaillancourt